

Tendance

par Jérôme Garcin



Ce jeune acteur suisse est encore méconnu. Il ne le restera pas longtemps. Ce qu'il fait, seul en scène, à la Manufacture des

Abbesses (Paris 18^e, 01-42-33-42-03) est prodigieux. Il s'appelle **Frédéric Landenberg** et il incarne Jean Burg, l'intraitable pasteur vaudois de 37 ans dont **Jacques Chessex** décrit, en 1967, dans un bref roman à la première personne, la folie mystique et la chute vertigineuse. Pour se venger de paroissiens timorés qui ne supportent plus ses sermons excessifs et menaçants, Burg jette son dévolu sur Geneviève, la fille mineure d'un notable débauché, sans imaginer qu'il va l'aimer éperdument et la mettre enceinte. Elle meurt après avoir avorté, il met fin à ses jours: (Le grand comédien Roland Amstutz se suicida, en 1997, après avoir, le premier, interprété « la Confession du pasteur Burg. ») Aux Abbesses, et à cent mètres de la sulfureuse place Pigalle, Frédéric Landenberg, saint et martyr tout habillé de noir, paraît s'immoler devant nous. Il est consumé en même temps par la passion hallucinante de Dieu et le désir halluciné de Geneviève. Sur son visage aux mille visages passent à la fois l'intégrisme du prédicateur, la cruauté de l'inquisiteur, la culpabilité du calviniste et l'infinie tendresse de l'amant. Il est tout et son contraire. Il rit noir et il pleure. Il hurle et il gémit. Il prie et se roule par terre. Il nous exaspère et nous bouleverse. Quel acteur, quel tragédien moderne ! (Il aurait sa place, au Français, dans la « Phèdre » de Racine et le « Tartuffe », de Molière.) A sa parution, le livre de Chessex, prélude à une œuvre furibonde, fut jugé blasphématoire par le synode genevois et fit scandale. Avec le temps, qui a donné des armes au fanatisme et ajouté le terrorisme au fondamentalisme, ce monologue d'un fou de Dieu est devenu d'une actualité universelle. La preuve par ce spectacle brûlant, mis en scène par **Didier Nkebereza** avec une rigueur protestante. Courez-y.

J. G.

DEUX LETTRES INÉDITES

Nabokov : “Je t'aime, ma chérie...”

Alors que paraissent deux livres sur Vladimir Nabokov, l'un de Lila Azam Zanganeh, l'autre de Maurice Couturier, “l'Obs” publie en exclusivité deux lettres de l'écrivain à sa femme Véra

BIO

Né en 1899 à Saint-Pétersbourg, **Vladimir Nabokov** est mort à Montreux en 1977. Il est l'auteur d'une œuvre immense comprenant entre autres « Lolita », « Feu pâle », « Ada ou l'Ardeur ».

Mai 1940. Les Nabokov (Vladimir, sa femme Véra et son fils Dmitri né en 1934) ont réussi à fuir la France où ils se trouvaient, quelques jours avant l'invasion allemande, en s'embarquant à bord du « SS Champlain » pour les Etats-Unis. Ils s'installent à New York puis, en 1941, dans le Massachusetts, où une chaire de *creative writing* a été créée pour le maître russe. Mais Nabokov, craignant de ne pouvoir enseigner une année de plus au Wellesley College, accepte une tournée de conférences, qui va durer deux mois, dans l'Amérique profonde : Caroline du Sud, Illinois, Minnesota. Loin de l'indispensable Véra, égaré dans un continent étrange, encore étranger, Vladimir se console en écrivant régulièrement à sa femme pour lui raconter ses malheurs de conférencier. Ce sont deux de ces lettres, inédites en français – et qui figureront dans la correspondance conjugale de Vladimir dont Dmitri Nabokov prépare la publication –, que nous donnons à lire aujourd'hui.

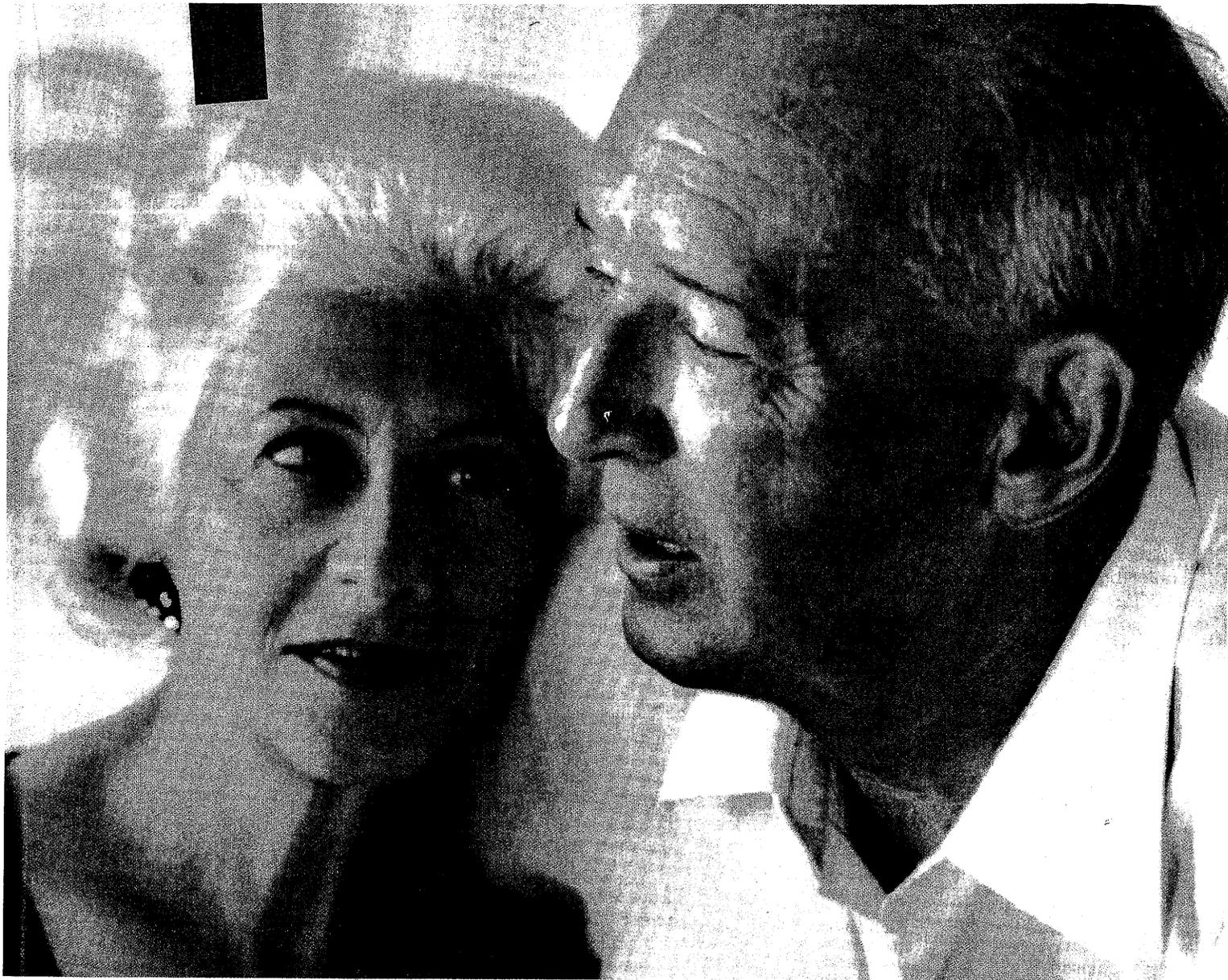
DIDIER JACOB

“ Mais je suis
le professeur russe ! ”

2-3 OCTOBRE 1942,
HARTSVILLE, CAROLINE DU SUD

Ma chérie,

J'ai fait un voyage des plus abominables. Quand j'ai grimpé dans mon wagon-lit à New York, il s'est trouvé que ma couchette était occupée par un autre passager horizontal, à qui l'on avait vendu la même place qu'à moi. Lui, cependant, le prit avec douceur, et nous eûmes une discussion plutôt amicale dans l'atrium des toilettes pendant que les contrôleurs s'affairaient à régler notre petit problème. Enfin on l'envoya dans une autre voiture pendant que je me hissais à ma place légitime – il était déjà près de minuit. Je ne réussis pas à m'endormir, puisqu'aux multiples stations les mouvements démentiels et véritables coups de tonnerre des wagons qui copulaient et se désengageaient les uns des autres ne me permirent pas de me reposer. De jour, de ravissants paysages défilaient – des arbres immenses dans une profusion de formes – avec leurs nuances



comme peintes à l'huile et leur verdure iridescente qui me rappelaient soit l'image que j'ai des vallées du Caucase, soit la végétation sublimée de Potter (avec une touche de Coçot).

Quand je descendis à Florence, je fus immédiatement surpris par la chaleur et le soleil, et par la gaieté des ombres – comme ce que l'on ressent quand on arrive sur la Côte d'Azur depuis Paris. Le train avait une heure de retard, et bien sûr le dernier bus était déjà parti. J'ai appelé Coker, et je m'entendis répondre qu'ils me rappelleraient un peu plus tard au sujet d'une voiture. J'attendis une heure et demie dans un petit restaurant, près de la cabine téléphonique, mal rasé, dans un état croissant d'irritation et de fatigue. Enfin un homme, la voix grave, me dit au téléphone qu'il se trouvait à Florence en voyage

Véra et Vladimir Nabokov,
à Montreux, en 1968

d'affaires, qu'il était professeur (je ne compris pas son nom) à l'université, qu'on l'avait informé de la situation, et que vers 18 heures il reviendrait – avec moi – à Hartsville.

[...] Je me dirigeai vers une salle d'attente non loin de là et pris mon mal en patience. Quelque temps plus tard j'eus le sentiment qu'un jeune chauffeur de taxi, s'entretenant avec quelqu'un par taxiphone près de l'entrée (j'étais sorti, lassé par la dureté des bancs et le manque d'air), venait de prononcer mon nom. Je m'approchai et lui demandai si c'était le cas. En fait, non. Il venait d'avoir un appel d'un certain « Yellowwater » ou quelque chose de ce genre. Mais ensuite, comme il était causant, il m'informa que son copain, qu'on avait sommé dans quelque hôtel de venir chercher quelqu'un à la gare,

avait esquiné sa voiture en accrochant un camion et lui avait demandé s'il pouvait à sa place se charger de ce boulot. Il m'a semblé que le nom de l'hôtel était exactement celui qui avait été mentionné par la voix grave, et bien qu'il mît du temps à comprendre, je posai la question : peut-être étais-je celui qu'il était censé venir chercher. Il se trouva qu'en effet ce monsieur devait se rendre à Hartsville, mais son collègue ne lui avait donné ni mon nom ni le nom de l'homme qui l'avait envoyé, et maintenant il était injoignable. [...]

En y repensant, je décidai de rappeler l'université, au moins pour découvrir le nom de la voix. Lorsque je m'approchai du bureau afin d'obtenir l'information requise, j'entendis l'un des nombreux visiteurs dans le hall dire à un autre qu'il ●●●●

●●● n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait – pourquoi le taxi qu'il avait envoyé à la gare n'était pas revenu. Je m'en mêlai pour demander, assez accablé, si c'était moi qu'il attendait. « *Oh non, dit-il, j'attends un professeur russe.* » « *Mais je suis le professeur russe !* » « *Eh bien vous n'en avez pas l'air* », dit-il en riant, et alors tout s'éclaircit, et nous nous embrassâmes. Il se trouva être un certain Ingram, professeur de théologie, très affable et vraiment fort sympathique. Il était déjà près de 16 heures environ, et il promit qu'une fois terminé ce qu'il avait à faire il viendrait me chercher peu après 17 heures pour me conduire (80 kilomètres !) à Coker. Sentant que je n'aurais pas le temps de me raser avant la conférence (le dîner était prévu à 18h15) je me mis à la recherche d'un barbier. Il me rasa horriblement mal, laissant ma pomme d'Adam toute rêche, et comme dans le fauteuil d'à côté un enfant de 5 ans hurlait sauvagement en se débattant avec le barbier qui tentait de lui retoucher l'arrière de la chevelure aux ciseaux, le vieux monsieur qui me rasait était nerveux, pria l'enfant de se taire, et finit par me couper un peu en dessous du nez.

Ingram fut à l'heure et, tout juste quand nous arrivâmes à notre premier angle de rue, une femme svelte nous appela depuis le trottoir. Lorsque nous nous arrêtrâmes elle s'avéra tout embarrassée et dit qu'elle avait confondu notre véhicule avec un taxi et (comme tout le monde ici est très bavard) elle ajouta qu'elle essayait de se rendre à l'université de Coker – où sa fille était étudiante – et qu'elle craignait d'être en retard pour la conférence d'un écrivain russe. La journée était de toute évidence pleine de coïncidences saugrenues, et nous voilà tous trois roulant sur l'autoroute en parlant de la chrétienté et de la guerre – très bonne conversation mais assez fatigante néanmoins, et qui s'éternisa jusqu'à Hartsville. A 18 heures pile, je fus conduit sur un domaine magnifique et introduit dans la magnifique demeure aux mille piliers de Mme Coker (la belle-fille du fondateur de l'université, Major Coker), où je demeure comme invité jusqu'à mardi. Dès que je fis irruption elle me dit que dans dix

minutes les invités conviés en mon honneur arriveraient, et, à une vitesse folle, j'entrepris de prendre un bain et d'ajuster l'armure de mon veston. Je t'aime. La chemise était si amidonnée que les boutons de manchette ne passaient plus et pour finir l'un des boutons alla rouler sous le lit (où il ne fut découvert qu'aujourd'hui). Finalement, constatant qu'il était déjà 18h20, je me débarrassai des manchettes et apparus en bas « sans l'ombre d'un sous-vêtement ». L'intuition me poussa à faire remarquer l'absence de boutons de manchette juste à ce moment-là et ceux de quelqu'un d'autre apparurent aussitôt et, avec l'approbation de tous, l'une des dames (mais non la plus jolie) les attacha à mes poignées cartonnées. Dès cet instant tout se passa sans heurt et avec succès.

La photographie n'avait pas été envoyée, il n'est donc pas surprenant que l'université s'attendît à un monsieur affublé de la barbe de Dostoïevski, de la moustache de Staline, du pince-nez de Tchekhov et d'une blouse tolstoïenne. [...]

« Un désir passionné d'écrire en russe »

10 NOVEMBRE 1942, SAINT PAUL, MINNESOTA

Ma douce chérie,

Le très charmant président Turck vint à ma rencontre et me conduisit au meilleur (et réellement très chic) hôtel. Hier (dimanche) je déjeunai avec lui et sa mère, une dame d'un certain âge, puis il me conduisit seul en dehors de la ville pour me montrer la campagne : un grand lac qui ressemblait quelque peu à Annecy. La ville de Saint Paul est grande, froide, avec une cathédrale dans le style de Saint-Pierre-de-Rome sur la colline, et une vue assez morne du Mississippi (derrière lequel se trouve

Le couple Nabokov,
en 1958



A LIRE ÉGALÉMENT

« NABOKOV OU LA TENTATION FRANÇAISE »

par Maurice Couturier, Gallimard, 280 p., 19,90 euros : le grand spécialiste français de Nabokov, qui dirige l'édition de ses « Œuvres romanesques » dans la Pléiade, analyse la passion du géant russe pour la France et montre que notre langue fut le jardin secret de l'écrivain. Nabokov, romancier français ? Polémique en perspective...

l'autre ville jumelle – Minneapolis). Aujourd'hui j'ai passé toute la journée à l'université, à flâner, à parler et à déjeuner avec les autres professeurs. Je fus horrifié de découvrir que j'avais oublié le texte de ma conférence sur le roman que l'on avait requise pour 10h30 – mais je décidai de parler sans notes et tout cela se déroula de façon agréable et sans accroc. Hier après le voyage à la campagne je suis allé, en proie à un ennui terrible, au cinéma, et suis rentré à pied – je marchai plus d'une heure et me couchai vers 20 heures. En chemin je fus traversé net par un éclair d'inspiration indéfinie – un désir passionné d'écrire, et d'écrire en russe. Et pourtant je n'y arrive pas. Je ne pense pas que quelqu'un qui n'a jamais fait l'expérience de ce sentiment puisse vraiment comprendre son tourment, sa tragédie. L'anglais en ce sens est une illusion et un ersatz. Dans mon état habituel, pris par mes papillons, mes traductions, ou mes articles universitaires, je ne mesure pas moi-même tout le charin et l'amertume de ma situation.

Je suis en bonne santé, je mange bien, je prends mes vitamines et je lis le journal plus que d'habitude maintenant que les informations sont un peu plus joviales. Saint Paul est une ville d'un ennui stupéfiant, il n'y a que des vieilles chouettes à l'hôtel et une serveuse au bar qui ressemble à Dasha ; mais mon appartement est charmant.

Je t'aime, ma chérie. Essaie d'être de bonne humeur à mon retour (mais je t'aime quand tu es triste aussi). Sans vous deux – j'ai senti cela avec une parfaite clarté – je serais parti au Maroc comme soldat. Au fait, il y a un papillon sublime dans les montagnes là-bas : un *Lycaena vogelii Oberthür*. Mais plus que tout ceci j'aimerais écrire un livre en russe à présent. Un hôtel douillet, laine et coton, de la pluie de l'autre côté de la fenêtre, une Bible et un annuaire dans ma chambre ménageant la possibilité de communiquer avec les cieux et le bureau.

© Dmitri Nabokov

(Traduit du russe en anglais par Olga Voronina et Brian Boyd, avec Dmitri Nabokov, et de l'anglais par Lila Azam Zanganeh et Jakuta Alikavazovic.)